

gés dans un état comateux, recourir aux injections hypodermiques de caféine (1) ?

2° *Thé*. — Le thé peut, dans le cas de somnolence exagérée, et à plus forte raison dans les diverses formes du coma, réaliser les mêmes avantages que le café. Il m'arrive quelquefois, du reste, de combiner les effets agrypnétiques des deux substances et de conseiller de se servir d'infusion de thé vert, en guise d'eau, pour la préparation du café. Le choix à faire entre ces deux substances est un peu déterminé par les habitudes des malades : ceux qui prennent ordinairement du café, et dont l'impressionnabilité à ce stimulant est émoussée par l'habitude, s'accommoderont mieux du thé, *et vice versa*.

3° *Essences*. — Toutes les essences à petite dose sont agrypnétiques. Je connais des gens impressionnables qu'une infusion d'anis tient éveillés. Les essences chaudes, stimulantes, celles de girofle, de cannelle, de menthe, la vanille, sont dans ce cas ; le principe excitant de l'*avoine*, en même temps qu'il pousse aux urines et produit l'orgasme musculaire, combat aussi la somnolence. Je ne saurais entrer dans une plus longue énumération. Les agrypnétiques, comme les somnifères, reconnaissent d'ailleurs l'influence des idiosyncrasies, et il faut, avant de faire son choix, interroger soigneusement celles-ci.

4° *Opium*. — L'opium fait dormir les uns et tient éveillés les autres. Je suis de la catégorie de ces gens auxquels la célèbre exclamation de Brown est permise ; mais il faut reconnaître que cette action agrypnétique est un peu exceptionnelle, idiosyncrasique, et ne permettra que dans des cas limités l'usage de l'opium à ce titre.

Je ferai remarquer à ce propos que les médicaments qui tiennent éveillés sont des médicaments *hystéripares*, c'est-à-dire qui stimulent le système nerveux, en rendent les manifestations vives, un peu incohérentes, produisent de la mobilité (la pointe de champagne en est une preuve) et font rendre des urines ténues, abondantes, crues, *nerveuses* en un mot.

5° *Mélisse*. — La mélisse, ou *citronnelle*, est l'un de ces médicaments dits *céphaliques* dont je parlais tout à l'heure et dont on fait un usage utile dans le cas de somnolence, d'hébétude sensorielle et intellectuelle. Cette action, qui est bien démontrée, est due à une excitation directe du cerveau, ou dépend-elle de la stimulation imprimée à l'estomac par cette plante aromatique

(1) 36. Malheureusement la caféine est peu soluble dans l'eau ; mais il serait possible que le *sulfate de caféine* fût solubilisé par l'addition d'acide tartrique, comme l'est le sulfate de quinine.

et qui affranchit le cerveau de l'enchaînement dont le point de départ vient si fréquemment de l'estomac ? Je l'ignore, mais le fait clinique est là. L'engourdissement cérébral des nouveau-nés me paraît justiciable de ce moyen (hier même, j'en constatais l'utilité) : ce qui ne veut pas dire que le café soit inopportun à cet âge dans des cas déterminés.

6° *L'électricité*, non plus localisée mais *généralisée*, c'est-à-dire employée sous forme de *bains électriques*, exerce sur le système nerveux une action stimulatrice des plus marquées et qui se manifeste par de l'agitation, de l'insomnie. J'ai remarqué que, quand je faradisais des malades et que j'essayais sur moi-même la force du courant, ou que quand j'employais le procédé de la *main électrique* [1], j'éprouvais un peu d'orgasme nerveux et d'insomnie. Ne pourrait-on pas utiliser cette excitation dans les cas indiqués plus haut, où l'on emploie le café à titre d'agrypnétique ?

Les conditions dans lesquelles il faut placer les malades pour qu'ils ne cèdent pas à la somnolence sont précisément inverses de celles qui doivent au contraire favoriser le sommeil. Mais ici ce sont, non plus des conditions négatives, mais des conditions agissantes. Le bruit, la lumière, les provocations intellectuelles par les questions, la conversation, les visites, la répétition de soins auxquels le malade ne peut se prêter sans intervenir activement, une foule de moyens, en un mot, qui sont suggérés aux gardes-malades intelligents par leur sagacité et leur industrie, préviennent le sommeil, en règlent en quelque sorte les heures et ne lui permettent pas de durer au delà de la mesure utile. S'agit-il de valétudinaires, l'alimentation elle-même peut contribuer à secouer cette torpeur somnolente, qui peut être chez eux une prédisposition à des accidents souvent très-graves : un régime suffisamment nourrissant, mais peu copieux ; une distribution des repas calculée de telle façon que celui du soir soit simplement indiqué, principalement pendant l'hiver ; l'usage après le dîner d'une tasse de café noir ou d'infusion de mélisse, combattent efficacement la tendance au sommeil. J'ai dit que certains condiments aromatiques, la vanille par exemple, déterminent une poussée nerveuse qui porte à l'insomnie, et que cette particularité ne doit pas être perdue de vue dans l'institution du régime des valétudinaires qui ont une épine congestive ou apoplectique du côté du cerveau. (Voy. Fonssagrives, *Hyg. alim. des malades, des convalesc. et des valétudinaires*; Paris, 2^e édition, 1869. *Valétudinarisme cérébral*.) Je signalerai en particulier l'action si curieuse que les vins blancs secs exer-

cent sur le cerveau. Ce sont des *agrypnétiques* excellents, et ils doivent remplacer les vins rouges austères dans l'alimentation des malades ou des valétudinaires chez lesquels on veut combattre une somnolence malade. Je connais des gens nerveux qu'un verre de vin de Graves ou de Sauterne tient plus éveillés que ne le feraient deux tasses de café noir. Cette action, qui n'a pas été expliquée jusqu'ici, tient à la constitution intime de ces vins et paraît indépendante de leur force alcoométrique. Leur action diurétique les rapproche, du reste, des autres médicaments ou aliments qui produisent l'insomnie. Hippocrate avait signalé cette double propriété des vins blancs.

Il va sans dire que, chez les individus disposés aux congestions cérébrales, et à plus forte raison chez ceux qui sont enclins à l'apoplexie, l'exercice après les repas, principalement après le repas du soir, est de règle; l'immobilité, l'action du feu et le travail digestif, conspirant à produire cette torpeur somnolente qui offre tant de dangers aux valétudinaires de cette catégorie. (Voir mon *Dictionnaire de la santé*, art. APOPLECTIQUES (Régime des); Paris, 1876, p. 72.)

ARTICLE II. — MOYENS DE STIMULATION INTELLECTUELLE (NOOSTHÉNIQUES)

J'ai proposé de donner le nom de *noosthéniques* (de *νόος*, intelligence; *σθένος*, puissance, force) aux médicaments qui stimulent le fonctionnement de l'intelligence. (Voy. Fonssagrives, *Principes de thérapeutique générale, ou le Médicament étudié aux points de vue physiologique, posologique et clinique*; Paris, MDCCCLXXV, p. 375). On ne se méprendra pas sur ma pensée: entre le médicament, substance matérielle, et l'intelligence, il n'y a pas de contact possible; mais l'âme ne peut manifester ses opérations au dehors que par le cerveau, son instrument, et les médicaments peuvent modifier celui-ci et en faire un milieu de transmission plus ou moins bien disposé.

Les noosthéniques se diviseront plus tard en: 1° noosthéniques *généraux*, qui activent l'intelligence considérée dans son ensemble; et en 2° noosthéniques *spéciaux*, dont l'action se concentre électivement sur tel ou tel organe cérébral servant aux manifestations extérieures de telle ou telle faculté. Quand la psychologie et la science des médicaments seront plus avancées, on classera ces stimulants spéciaux et on aura des noosthéniques de la mémoire, de l'imagination, etc.; mais, dans l'état actuel de nos connaissances, toute systématisation de ce genre serait prématurée et téméraire. On peut cependant indiquer ce cadre.

I. *Noosthéniques généraux*. — L'opium à petites doses, le café, le thé, les essences, l'alcool, l'acide carbonique à doses modérées, le kawa, le haschich, le maté, etc., peuvent être considérés comme des noosthéniques généraux.

1° Il suffit d'avoir été placé accidentellement sous l'influence de petites doses d'*opium* pour s'être rendu compte de la stimulation imprimée par cet agent au fonctionnement intellectuel. Elle est certainement la source de l'appétence qu'ont pour cette drogue les malheureux thériakis, qui lui demandent l'oubli de la réalité et qui recherchent avec tant d'avidité l'état cérébral qu'elle procure. Quand Brown, placé sous l'action de l'opium, faisait une leçon devant un auditoire qu'il passionnait par la puissance de son esprit et qu'il s'écriait: « *Me herculè! opium non sedat* », il faisait allusion à cette stimulation de l'intelligence par l'opium et en démontrait invinciblement la réalité. Je connais des hommes de parole qui, obligés de calmer par l'opium des douleurs importunes, lui doivent, quand ils parlent en public sous son influence, une facilité inaccoutumée. Je cite ce fait sans vouloir justifier, pas plus au point de vue moral qu'au point de vue physique, l'emploi de cette stimulation. C'est un coup d'épée donné à l'intelligence; il la pousse en avant, mais la laisse rétive et paresseuse, et, en fin de compte, elle en sort amoindrie.

2° Le *café* exerce sur les facultés intellectuelles une action dont beaucoup profitent et que nul ne conteste. Le nom de *boisson intellectuelle*, qui lui est donné par les enthousiastes, est donc justifié. « Il n'est personne, ai-je dit à ce propos, qui n'ait observé sur lui-même, et avec une complaisance sensuelle, les effets que produit cette boisson. Le cerveau est doucement stimulé; il échappe, dans une certaine mesure, au sentiment des réalités pesantes de la vie et au joug de la lassitude. Les sens deviennent plus sagaces et d'un fonctionnement plus précis; l'imagination est plus vive, le travail plus facile; les combinaisons d'esprit se pressent avec rapidité; moins solides peut-être, elles sont plus promptes, plus claires; la mémoire a une activité insolite; les idées circulent avec une fluidité inconnue; l'esprit se dégage des préoccupations pénibles, devient plus libre et plus gai, en même temps qu'un sentiment de bien-être se répand dans toute l'économie. L'action du café révèle en lui une *boisson intellectuelle* dans toute la force du mot. Balzac a dit que « les sots étaient plus ennuyeux quand ils avaient pris du café »; ce qui revient à dire qu'ils sont plus loquaces, et ce fait ne saurait être porté à la charge du café, qui n'a jamais, quoiqu'on ait eu récemment l'idée singulière de l'opposer au créti-